

MAGALI LAURENT

FIÈVRE BLEUE

VEGA

MAGALI LAURENT

FIÈVRE BLEUE

*« Maintenant, nous sommes
tous connectés par Internet,
comme des neurones
dans un cerveau géant. »*

– Stephen Hawkins

**Héritage
jeunesse**

Dans un futur proche

Tout est calme dans le jardin des Lavoie-Turcotte. La maison à deux étages est plongée dans le noir. L'eau de la piscine dessine des reflets ondulants sur sa façade claire. Le ronronnement du filtre accompagne les mouvements paresseux d'une brise automnale étonnamment tiède.

Soudain, des milliers d'étoiles semblent se déplacer dans le ciel, se transformant en inquiétantes lignes de feu qui progressent rapidement vers la Terre, dont elles ont déjà transpercé l'atmosphère.

L'une d'elles s'approche de la demeure. Allongé près du cabanon, à l'affût des tamias qui ont élu domicile en dessous, le chat de la famille lève la tête, se redresse d'un bond et s'enfuit dans les buissons. Quelques secondes plus tard, un minuscule fragment

FIÈVRE BLEUE

incandescent s'abat sur la petite construction, la faisant voler en éclats.

Alors que des lumières s'allument dans la maison, la pierre iridescente se fracture. Une masse noire et visqueuse s'en dégage, rampant sur le sol poussiéreux et se fauflant entre les débris comme si elle était élastique.

L'atmosphère de ce monde lui est néfaste. Elle se sent déjà mourir.

Guidée par son besoin de survie, l'entité avance vers le poteau électrique qui s'élève au fond du jardin, derrière la piscine. Elle est en train d'y grimper au moment où la petite famille sort sur le patio et pousse des cris aigus en constatant les dégâts. L'entité ne s'en préoccupe pas. Sa masse visqueuse durcit. Sa progression vers le sommet est plus lente, mais elle y parvient.

Elle s'accroche au gros câble, auquel elle s'agrippe avec désespoir. L'énergie électrique circulant dans le matériau conducteur lui procure un certain bien-être. Elle ouvre son esprit pour tenter de capter

l'appel de ses semblables. Rien. Il est sans doute trop tôt.

Au bout de quelques secondes, la masse informe se solidifie complètement et tombe du câble, atterrissant sur l'herbe haute du jardin. Elle se désagrège en une poussière noire très fine qui s'infiltré dans la terre.

Il ne reste désormais plus rien d'elle, si ce n'est un crépitement bleuté qui parcourt le câble électrique jusqu'au poteau suivant, puis se répand sur un autre câble, et encore un autre, longeant les cours, survolant les maisons.

L'entité a peut-être perdu sa forme matérielle, mais, au contact des fils de cuivre, elle peut continuer à vivre. Et à lancer son appel.

Onze jours plus tard

La balle atteint l'extrémité droite de la cible. Un message coloré apparaît en surbrillance : « Tu y étais presque ! » Ce n'est pas vrai, Théo le sait, mais Bubble Dom a tendance à se montrer optimiste. La mascotte en forme de boule tourne comiquement sur elle-même avant de lancer : « Recommence ! Tu vas y arriver ! »

– Théo, encore cinq minutes et c'est fini ! crie sa mère depuis la cuisine.

Le garçon bougonne. Cinq minutes, ce n'est pas beaucoup, mais il est déjà chanceux d'avoir pu jouer. Comme il est fiévreux ce matin, ses parents ont failli le priver de réalité virtuelle. Heureusement qu'il sait se montrer persuasif !

Une autre balle surgit devant les yeux de Théo. Il tend la main et attrape l'objet immatériel. Grâce à ses lentilles connectées et aux capteurs sensoriels

des gants haptiques, c'est comme si la balle se trouvait réellement entre ses doigts.

Alors qu'il s'apprête à retenter un lancer, l'image tressaute et devient floue.

Théo fronce les sourcils.

Il veut appeler son père pour lui signaler le problème quand quelque chose attire son attention : en filigrane, une image recouvre celle de son jeu. On dirait des chiffres, mais ils sont trop voilés pour qu'il puisse les décrypter. Les symboles se multiplient brusquement, à toute vitesse, emplissant l'espace complet du jeu.

Les yeux de Théo oscillent rapidement de gauche à droite. Bientôt, sa tête rejoint le mouvement. Toujours debout devant le canapé du salon, le garçon essaie de bouger, mais il ne contrôle plus son corps. Les symboles semblent vouloir l'attirer dans le jeu.

Un grésillement dans ses écouteurs recouvre l'entraînante musique. Le son s'amplifie graduellement jusqu'à devenir intolérable.

La terreur s'empare de Théo. Il sait que ses parents ne sont pas loin. Dans la cuisine, en train de préparer le petit-déjeuner. Il voudrait les appeler à l'aide, mais il est bloqué dans sa tête, bloqué dans son corps, bloqué dans son jeu.

Tout d'un coup, des voix éclatent et lui déchirent les tympans. Elles sont des centaines à hurler dans une cacophonie insoutenable.

Théo tombe à genoux. Les mains sur ses écouteurs, il crie de toutes ses forces. Alertés, ses parents se précipitent au salon. Ils accourent jusqu'à lui. En voyant les étranges lignes bleues sur ses lentilles connectées, sa mère tente de les lui enlever. Mais le corps de Théo est traversé de spasmes qui l'empêchent d'agir sans le blesser. Elle prend alors la tête de son enfant entre ses mains.

– Théo, qu'est-ce qui se passe ? Réponds-moi !

Des larmes ruissellent sur les joues de son fils.

– Fais-les taire ! hurle-t-il. Ils sont tellement en colère ! J'ai peur !

Terrorisé, le garçon porte ses doigts à son visage, qu'il commence à griffer avec frénésie.

– Qui ça ? l'interroge son père en saisissant les poignets de Théo pour l'empêcher de se faire plus de mal.

Au lieu de répondre, Théo pousse brutalement sa mère, qui atterrit sur les fesses. Il se relève d'un bond, échappant ainsi à la poigne de son père, et court jusqu'à un coin du salon, où il se recroqueville. Il entoure ses jambes de ses bras et il se balance de l'avant vers l'arrière en secouant la tête. Impuissants face à sa détresse, ses parents se regardent, paniqués. Leurs yeux cherchent des réponses, en vain.

Dans leur dos, posée sur la table basse, la baguette métallique longue d'environ trente centimètres s'active toute seule. Une lumière blanche s'échappe de la fente. L'instant d'après, l'hologramme qu'elle contient en émane, puis domine les deux parents affligés. L'amie virtuelle de Théo promène son

regard dans la pièce. Quand elle repère le garçon, ses lèvres s'étirent en un sourire franc.

– Bonjour, Théo! J'espère que tu passes une bonne journée. De quoi veux-tu qu'on parle, aujourd'hui?

Au même moment

Maïna frotte ses yeux de ses doigts brûlants. Elle n'aurait pas dû quitter la maison, ce matin. Un virus couve. La preuve : une dizaine d'élèves sont absents. Mais elle ne faisait qu'un tout petit peu de température au saut du lit. Pas question de manquer une journée de classe pour un rhume !

Toutefois, le premier cours a commencé depuis à peine dix minutes, et Maïna a déjà décroché. Sa concentration est au plus bas.

– Cette matière est vraiment pourrie, murmure une voix à sa droite.

Maïna tourne la tête vers le garçon assis à la table voisine. Il lui tape tellement sur les nerfs ! Jamais content. Toujours à critiquer les profs. Il n'est là que parce que c'est obligatoire. Et il la dérange.

Leurs regards se croisent. Le garçon hausse un sourcil dédaigneux. Ils s'affrontent en silence pendant quelques secondes, puis l'adolescente soupire d'exaspération avant de reporter son attention sur le prof, debout devant le tableau.

Les bras de Maïna se couvrent de chair de poule. Plus les minutes s'écoulent, moins elle arrive à se concentrer. L'air de la classe semble vibrer.

Quelque chose apparaît devant ses yeux. D'instinct, Maïna lève la main pour chasser ce qu'elle prend pour un insecte. Ses doigts peuvent passer au travers. Comment est-ce possible ? Elle a désactivé ses lentilles connectées avant d'entrer en classe. C'est obligatoire pour tous les élèves. Certains préfèrent les enlever et les ranger dans un petit étui, mais Maïna trouve déjà pénible de les mettre le matin, alors elle ne compte pas répéter l'opération plusieurs fois dans la journée.

Une deuxième image apparaît non loin de la première. Maïna fronce les sourcils pour essayer de la décrypter. On dirait un chiffre.

Agacée, elle se penche et attrape son sac à dos. Elle récupère le boîtier de rangement dans la pochette intérieure. La lumière verte clignote sur le côté. Il est allumé. Pourtant, elle l'avait éteint!

Elle s'apprête à appuyer sur le bouton quand ses doigts s'immobilisent. Devant ses yeux, les chiffres se multiplient soudainement.

Un « ploc » retentit dans la classe quand la petite boîte qu'elle tenait tombe sur l'écran de son pupitre.

Dans son cerveau, plusieurs zones s'activent avec beaucoup trop d'intensité.

Son cortex insulaire, responsable des émotions, s'allume le premier.

Maïna se lève dans un sursaut. Son cœur bat à vive allure. Sous les symboles qui défilent sur ses verres connectés, elle en discerne d'autres sur l'écran intégré à sa table de travail.

Quelqu'un prononce son nom. Elle ne répond pas. Elle panique. Maintenant, ses membres refusent de lui obéir.

FIÈVRE BLEUE

Quelqu'un crie tout près d'elle, mais elle ignore si c'est à cause de son attitude étrange ou parce que tous les écrans connectés de la classe se sont allumés en même temps.

Les chiffres devant ses yeux palpitent. Ils veulent lui dire quelque chose. Des voix naissent dans sa tête. Elles sont de plus en plus insistantes. De plus en plus fortes. De plus en plus agressives.

Maïna est menacée. Son rythme cardiaque augmente. Sa respiration s'amplifie. Ses muscles se contractent. Adrénaline, cortisol et testostérone sont déversés dans son corps pour répondre au danger. Elle se met à grogner, persuadée qu'on lui veut du mal.

Une main se pose sur son épaule. Elle se fiche de savoir à qui appartient le visage derrière les chiffres.

Des hurlements retentissent dans la salle.

Maïna a planté la pointe de son crayon dans l'œil de son voisin de classe.

1

Assise en tailleur sur le tapis de ma chambre, j'inspire profondément avant d'expirer doucement.

Je recommence.

Inspire. Expire. Une fois. Deux fois. Trois fois.

Pour calmer mes angoisses. Pour oublier le monde.

Me concentrer sur ma respiration, comme s'il n'y avait plus que cela d'important.

– Bravo, c'est excellent. Continue comme ça, Angeline.

La voix de ma coach est chaleureuse. Je me sens enveloppée de sa bienveillance.

Quelque chose de visqueux se cale dans la paume de ma main, ouverte vers le plafond. Je soulève

une paupière. Debout devant moi, Daisy bat frénétiquement sa courte queue quand elle remarque que je la regarde.

– Qu'est-ce que tu fais là, toi ? Papa t'a pas mise dehors quand il est parti ?

Le boxer trépigne en agitant la tête avant de me lécher l'avant-bras. Je retire ma main en riant.

– T'es dégueu ! Par où t'es entrée ? Je suis sûre que papa a encore laissé une fenêtre ouverte quelque part dans la maison...

Cette idée fait naître un début d'angoisse dans mon ventre. Une sueur froide monte le long de ma colonne vertébrale. Mon rythme cardiaque accélère.

À mon poignet, mon E-WARN commence à émettre une série de bips espacés. La voix de ma coach retentit :

– Respire, Angeline. Tout va bien. Tu es en sécurité.

Je pose une main sur le pelage de Daisy pour m'ancrer à la réalité. La chienne s'agite de plus belle, comme pour confirmer mon hypothèse.

Elle a vraiment une face affreuse, avec son museau aplati et ses yeux qui larmoient en permanence, mais c'est aussi ce qui la rend attachante. En tout cas, sa présence me fait du bien. Les battements de mon cœur ralentissent. Je soupire profondément.

« Tout va bien. Personne ne peut entrer dans la maison. Tu es en sécurité, ici. Tout va bien », tente de me convaincre ma petite voix intérieure.

Je me répète ces mots les yeux fermés jusqu'à ce que la sonnerie de mon E-WARN s'arrête.

– Bon, je crois que ma séance de méditation est finie, dis-je en me levant. Viens, Daisy, je vais te donner ta bouffe.

Je me tourne vers l'hologramme de ma coach, une jeune femme métisse au sourire sincère, qui est assise en tailleur devant moi, sur ma couette.

– Fin de séance, E-CALM.

– À bientôt, Angeline. Prends soin de toi.

L'image de ma coach se rétracte dans la base ronde et argentée posée sur mon lit. Cette technologie créée par la compagnie E-VIDENCE est

incroyable. Toutefois, parler à un hologramme me met toujours un peu mal à l'aise. Ça me rappelle à quel point je suis déconnectée de ma propre espèce, l'humanité.

J'appuie sur le bouton qui éteint le faux ciel étoilé au-dessus de mon matelas, puis je récupère le coton ouaté posé sur le dossier de ma chaise de bureau. Je l'enfile en sortant de ma chambre. La chienne ne rate pas une miette de mes faits et gestes. Elle m'emboîte joyeusement le pas avant de me dépasser pour trotter jusqu'au placard qui renferme ses croquettes. Daisy me tourne autour et je manque de trébucher. Ça me fait rire. À part mon père, cette chienne est le seul être vivant avec lequel je peux avoir une conversation. Si on peut appeler une conversation le fait de parler à un animal ! C'est comme ça depuis des mois. Depuis mon réveil dans cette chambre d'hôpital. Depuis l'accident.

Je tasse légèrement la chienne pour ouvrir la porte du placard. Docile, elle s'assoit et lève une patte dans ma direction.

– *Yeah! Give me five!* dis-je en approchant ma paume des coussinets du boxer.

La chienne frappe sa patte contre ma main. Je suis fière de lui avoir appris ce tour. Il faut dire que je n'avais pas grand-chose d'autre à faire, ces dernières semaines. M'occuper de Daisy m'aide à ne pas trop réfléchir.

Avant de plonger la main dans le gros sac puant, je relève machinalement ma manche, dévoilant mon E-WARN. Cet appareil connecté me permet de passer des appels d'urgence et de recevoir des messages de mon père. Il enregistre aussi mes fonctions vitales et les lui transmet en temps réel.

Je remplis un bol de croquettes. Je l'ai à peine posé au sol que Daisy se jette dessus.

– On dirait que t'as pas mangé depuis quinze jours!

Ma remarque ne l'atteint pas. La chienne continue d'ingurgiter sa nourriture comme si sa vie en dépendait.

Pour ma part, je n'ai pas faim.

Je n'ai jamais faim.

J'ai perdu près de dix kilos, ces derniers mois. Ça inquiète mon père, qui s'entête à me préparer de bons repas créoles dans l'espoir que mon appétit resurgisse. Avant, je me jetais sur ses plats à saveur de beignets à la banane plantain et de rougail saucisses avec la même avidité que Daisy sur ses croquettes. Mais je ne crois pas que ça reviendra de sitôt. La nourriture pèse trop lourd dans mon estomac. Elle me rappelle nos soupers en famille, nos fous rires, notre bonheur qui a volé en éclats.

Mon père ne mange pas, lui non plus. Il met donc ces mets délicieux dans des contenants qu'il amène à ses collègues de travail au Complexe d'Enseignement prioritaire de la région, plus souvent appelé le CEP. Un établissement destiné aux élèves frôlant l'excellence. Dans le fond, je crois qu'il cuisine parce que ça l'apaise.

Je me sers un verre d'eau du robinet, puis je m'adosse au comptoir, face à l'une des vieilles fenêtres solaires qui chauffent notre maison.

Quelques-unes fonctionnent mal. Mes parents avaient envisagé de les remplacer. Mais c'était avant. Quand le train de ma vie suivait les rails. Quand je fréquentais le Bâtiment d'Apprentissage préliminaire de mon quartier, le BAP. Quand ma tête n'avait pas encore été virée à l'envers.

– Tu ne pourras pas oublier ce qui s'est passé, mais tu peux aller de l'avant.

C'est ce que me dit régulièrement E-CALM. Aller de l'avant. Mais vers où ? Et avec qui ?

– Bonjour, Angeline. Il est l'heure de prendre vos médicaments. Dites « posologie » si vous voulez que je vous rappelle le bon dosage...

– Nah ! Je suis une grande fille.

Le réfrigérateur reste muet, et pour cause : ma réponse ne fait pas partie des messages enregistrés dans son système. Comme il n'est pas connecté au RÉSEAU, ses capacités sont très limitées.

Je m'approche de l'écran intégré à l'appareil et appuie sur le bouton « FAIT ». La matinée est bien avancée, mais il reste encore du temps avant que

la nuit tombe. J'ai tellement envie de replonger sous ma couette pour dormir. Dormir. Dormir...

Daisy aboie. Elle a déjà terminé ses croquettes et m'implore de remplir de nouveau son bol.

– Si je t'en donne d'autres, tu vas vomir.

Elle couine. Quelle manipulatrice !

Je lance deux comprimés dans ma bouche : un pour calmer mes angoisses, l'autre pour apaiser mes migraines. Depuis mon accident, j'ai un morceau de métal dans la tête. Les médicaments allègent un peu la souffrance, mais celle-ci reste quand même constante. J'accompagne le tout d'une longue gorgée de NUTRI-ORANGE, la seule boisson aux vitamines de synthèse que j'arrive à avaler. Il en existe pourtant de toutes sortes. Au moins une centaine de goûts différents. Ça remplace en partie les fruits et les légumes désormais impossibles à cultiver à cause des inondations, des ouragans et des sécheresses successives. On trouve aussi des aliments artificiels sur le RÉSEAU. C'est grâce à eux que mon père peut cuisiner.

Je fais quelques pas vers la fenêtre qui donne sur la rue.

Quelque chose à l'extérieur attire mon attention.

Une personne traverse le terrain devant la maison en courant. Elle disparaît rapidement de mon champ de vision. C'est rare de voir des gens se dépêcher de la sorte. Avec leurs lentilles connectées, les passants ont plutôt tendance à marcher lentement tout en lisant les messages arrivés pendant la nuit.

Je plisse les yeux.

Un élément détonne dans le décor. Deux voitures autonomes sont arrêtées en plein milieu de la rue. Face à face. C'est très étrange, parce que ces véhicules sont dotés d'un pilotage automatique qui élimine tout risque d'accident. L'un d'eux semble vide. Dans l'autre, je distingue la conductrice.

Sa tête est posée sur le tableau de bord. Ses cheveux bouclés, très clairs, forment un halo chaotique autour de son crâne. Je crois voir qu'elle a teint certaines mèches en rouge.

À moins que...

– *Oh! My God! C'est du sang!*